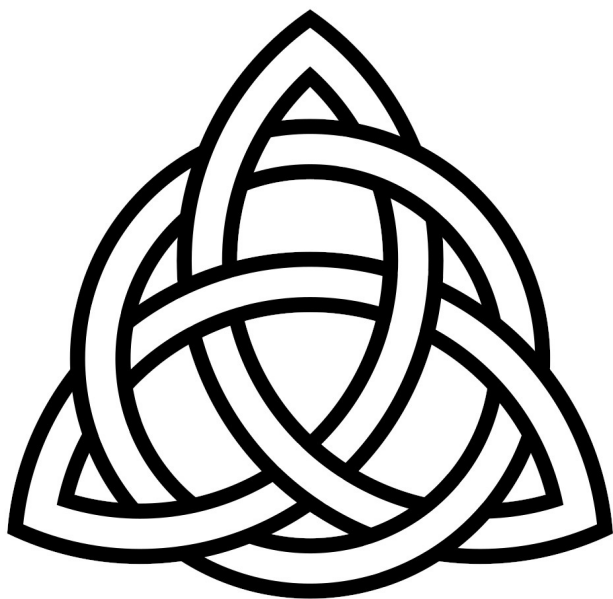


Le Trio Atypique

1 - Héritages



Marie-Christine Vrillaud

Marie-Christine Vrillaud

Le Trio atypique

1 : Héritages

© Marie-Christine Vrillaud, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1680-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Le miroir

L'amitié qui liait les familles de Théo Lefèvre et Lise Martin remontait bien avant leur naissance : leurs mères, Marianne et Anna, se connaissaient elles-mêmes depuis l'enfance et ne s'étaient jamais quittées depuis. Il était donc tout naturel pour ces deux-là de devenir amis dès le plus jeune âge. D'autant plus naturel qu'ils virent le jour à quelques heures d'intervalle dans la même maternité.

On peut donc imaginer sans mal de quoi fut faite leur prime enfance : ils mâchouillèrent les mêmes jouets d'éveil, burent leurs biberons l'un à côté de l'autre et se tripotèrent mutuellement les orteils. Plus tard, ils firent leurs premiers pas ensemble, apprirent à faire du vélo côte à côte et se firent des bobos dans les mêmes chemins. Au parc, dans la rue, dans les jardins, devant la télévision ou les jeux vidéo... on les vit rarement l'un sans l'autre jusqu'à l'adolescence.

Ce fut leur entrée au collège qui vit naître un début d'émancipation. L'un et l'autre nouèrent de nouvelles amitiés qu'ils ne partageaient pas. Alors ils compensèrent autrement : ils effectuaient côte à côte le trajet jusqu'au collège, réalisaient leurs devoirs ensemble et, en fait, passaient la majeure partie de leur temps libre fourrés l'un chez l'autre. Il n'était pas rare de les voir traverser la rue à la nuit tombée pour retourner dans leur propre maison. Car oui, pour ne rien gâcher de cette proximité déjà grande, Théo et Lise vivaient dans deux maisons voisines, seulement séparées par une rue en cul-de-sac.

Marianne et Anna, qui avaient toutes deux perdu leur mère durant leur propre adolescence dans des événements tragiques, profitaient l'une de l'autre pour se relayer et partager leurs soucis. Elles s'échangeaient leurs rejets avec naturel, se les envoyant parfois d'une porte à l'autre sans même quitter la chaleur de leur intérieur.

L'amitié des deux enfants ne se démentit pas non plus lorsqu'ils entrèrent au lycée où le hasard les unit à nouveau dans la même classe. À seize ans, les deux adolescents se connaissaient par cœur, s'aimaient, se détestaient, s'aidaient ou se chamaillaient comme s'ils avaient été frère et sœur. Et, naturellement, ils fêtèrent leur seizième anniversaire ensemble, dans un joyeux débordement d'énergie dont leurs parents se plaignirent. Baptiste et Jonathan, leurs pères, plaisantèrent beaucoup au sujet des piles qu'ils auraient voulu pouvoir retirer de leurs enfants. Marianne et Anna se montraient quant à elles plus inquiètes, recevant leur lot de

moqueries à propos des mères anxieuses.

Les deux héros du jour prolongèrent le plaisir durant le reste du week-end et profitèrent de leurs cadeaux tout le dimanche. À commencer par *It takes two*, un jeu pour PlayStation sorti de nombreuses années auparavant que Baptiste avait déniché dans une boutique de jeux vintages.

S'il y avait un passe-temps pour réunir – ou séparer – les deux amis, c'était bien les jeux vidéo. Dans ce domaine, ils se livraient tous deux une bataille féroce. Lise prétendait surpasser Théo – et de loin ! – ce que Théo réfutait. Cette fois cependant, il s'agissait d'un jeu de coopération et toutes les fiertés étaient sauvegardées – ce qui était très probablement l'intention de Baptiste.

Puis lundi revint, le lycée, les cours et les devoirs... Les adolescents s'installèrent à nouveau dans la routine. Pas pour longtemps, cependant, car un étrange phénomène vint troubler le quotidien. Le mardi matin, Théo, qui n'était pas connu pour être matinal mais parvenait habituellement à sortir de chez lui à l'heure pour arriver en cours avant la première sonnerie, ne parvint pas à se réveiller. Il fallut que Marianne le secoue vigoureusement pour obtenir de lui un signe d'éveil.

Le phénomène se répéta le lendemain, le surlendemain et, finalement, tout le reste de la semaine. Marianne avait pris les devants rapidement et secouait son fils plus tôt, mais à partir de ce moment Théo la surprit plusieurs fois à le regarder en douce, une ride inquiète entre les yeux.

Il s'en ouvrit à Lise un week-end, tandis qu'ils traînaient sans but dans la rue.

— Je la comprends, répondit sa meilleure amie en renvoyant le pan de son écharpe dans son dos. C'est bizarre quand même, tu trouves pas ?

Théo haussa les épaules en guise de réponse. Il ne savait pas quoi penser à vrai dire. Après tout, il était connu – et moqué – pour le plaisir qu'il éprouvait à rester au lit le plus tard possible. Pour lui, ce n'était pas si différent cette fois. Il voulait continuer à dormir et rêver, tout simplement.

— Qu'est-ce qui se passe d'ailleurs ? insista Lise qui, elle, trouvait qu'il y avait une réelle différence entre lézarder dans son lit et ne pas sortir du sommeil autrement qu'en étant secoué comme un pommier.

— Je sais pas, répondit le principal intéressé en regardant dans le vague. Je crois juste que... j'ai pas envie de me réveiller. C'est tout.

Les images de son rêve – toujours le même – remontèrent alors à sa mémoire. Un rêve d'une banalité affligeante, d'ailleurs, et dont il ne comprenait pas l'attrait lorsqu'il était éveillé. Mais lorsqu'il dormait... c'était autre chose. Il n'avait qu'une envie : continuer. Continuer à marcher sur ce chemin de forêt puis

à gravir la montagne. C'était toujours pareil, toujours le même chemin, les mêmes arbres, les mêmes rochers et les mêmes statues de chat.

— Il doit bien y avoir une explication quand même ! s'exclama son amie, ce qui le fit sortir de ses pensées.

— Hum, s'avéra la seule réponse que Théo fut capable de produire, ce qui n'avança pas beaucoup la discussion.

Ce qu'ils n'avaient pas vu, c'est qu'ils n'étaient pas seuls dans cette rue résidentielle et peu fréquentée. Il y avait, là-bas, au croisement de l'autre rue, une frêle silhouette adossée contre le muret de la maison qui faisait l'angle. Une silhouette tout en ombre, noire de la tête aux pieds, depuis ses longs cheveux raides couleur aile de corbeau jusqu'à ses Dr. Martens qui dépassaient sous le volant de sa longue jupe noire.

Cassandra Dubois était ainsi : gothique, distante et « cheloue » par bien des aspects. Elle portait même un charmant surnom, dû à sa façon d'être bien à elle : au lycée on parlait de « la sorcière ». On la connaissait pour sa capacité à disparaître dans les recoins, ne jamais se mêler aux autres et regarder quiconque s'approchait avec un regard sombre, souligné de khôl, qui semblait lire au travers de vous au point de vous hérissier le poil.

Un cliché ambulant d'après Lise qui ne la traitait qu'avec mépris, à l'image de sa propre mère qui détestait cordialement la famille Dubois autant qu'elle aimait les Lefèvre. Chez les Lefèvre, justement, le discours était à peine plus courtois lorsqu'il était question de « la famille au bout de la rue » – Marianne refusait de prononcer leur nom, comme s'ils risquaient de se matérialiser si on le formulait à voix haute. Théo, lui, n'avait pas vraiment d'avis tranché sur l'adolescente.

Cassandra avait toujours fait partie du paysage. Dans une petite ville il est difficile d'éviter quelqu'un qui a le même âge, fréquente la même école et la même rue que soi. Mais à part son goût discutable pour le noir et son attitude réservée, il n'y avait pas grand-chose à reprocher à Cassandra. Il n'était pas interdit de respirer le même air que les autres, aux dernières nouvelles. Ce qui n'empêchait pas Marianne de claquer la langue en croisant la jeune gothique dans la rue, ni Anna de la foudroyer du regard comme si sa seule existence était une insulte à la face du monde.

Théo et Lise n'avaient pas remarqué leur camarade, donc, contrairement à Cassandra qui n'avait quant à elle rien perdu de l'échange. Un frisson tirait sur ses lèvres de temps en temps et son regard intense semblait briller d'une lueur malicieuse. Elle s'était adossée sous les rosiers grimpants de sa mère, bras croisés sur sa poitrine, et n'avait pas bougé d'un pouce depuis qu'elle avait

aperçu les deux autres en train de traîner dans la rue. Elle profita de ce silence incertain entre eux pour faire irruption dans leur discussion qui demeurait au point mort.

— Vous devriez aller voir le miroir ! lança-t-elle par-dessus la clôture.

Théo et Lise sursautèrent. Ils se croyaient seuls et ne s'attendaient pas à une intrusion dans leur tête-à-tête.

— Qu'est-ce qu'elle bave ? demanda avec mépris une Lise aussi surprise que dégoûtée.

Pour sa défense, ils s'étaient demandé plus d'une fois si Cassandra savait seulement parler. En seize années d'existence ils n'avaient pas souvent eu l'honneur de l'entendre s'exprimer. Ils découvraient donc à chaque fois cette voix plus grave que la moyenne qui, s'ils avaient bien voulu le reconnaître, n'était pas si désagréable que ça une fois passée la surprise.

Théo haussa les épaules en signe d'incompréhension. Il croyait vaguement avoir entendu le mot « miroir » mais n'avait pas saisi le reste de la phrase. Tous deux regardèrent l'adolescente postée dans son jardin. Il y eut un instant de flottement où ils ne surent que faire puis Cassandra reprit :

— Le miroir devrait vous apporter les réponses.

La pensée de Théo fut confirmée. Celle de Lise aussi. Mais si pour le premier il s'agissait d'un simple constat quant au contenu de la phrase, pour la deuxième il était question d'un jugement, ou plutôt d'une condamnation. Anna avait raison : Cassandra Dubois était cinglée, le diagnostic était sans appel.

Les deux amis échangèrent un regard rempli de points d'interrogation. Puis Lise tira Théo vers leurs maisons.

— Laisse tomber, elle est juste cintrée. Viens on va continuer *Takes two* plutôt.

Quinze minutes plus tard, Cassandra, son look noir et son miroir énigmatique étaient sortis de l'esprit des deux amis occupés à résoudre les énigmes de leur jeu.

Le lendemain, dimanche, Théo se réveilla seul. Tard, après avoir de nouveau rêvé de cette forêt à flanc de montagne et de son chemin si attirant. Il resta un long moment à scruter les taches de lumière qui filtraient à travers ses volets et animaient le plafond de sa chambre de dessins tremblotants. La scène de la veille tournait en boucle dans son esprit et se superposait à son rêve sans qu'il sache trop ce que son cerveau fabriquait avec cet enchevêtrement d'images.

Un sentiment étrange était en train de naître quelque part dans les replis de ses neurones, quelque chose entre l'agacement et l'excitation. Il y avait comme un

flux d'adrénaline qui courait dans ses veines et chatouillait ses bras, ses jambes... tout son corps en fait. C'était à la fois magique et énervant.

Quand l'irritation prit le pas sur le reste, Théo poussa un soupir et repoussa sa couette pour aller faire un saut sous la douche où il tenta comme il put de laver toutes ces pensées aussi stupides qu'envahissantes.

Une fois sorti et face au miroir de la salle de bain, il constata qu'il n'avait rien effacé. Son esprit se remit en marche aussitôt pour tenter de comprendre cette histoire de miroir. Il alla même jusqu'à scruter le reflet de la salle de bain qui se trouvait devant lui. Il cherchait stupidement un détail anormal, tout... ou rien, juste quelque chose qui sorte de l'ordinaire, un truc qui ne cadrerait pas avec le contenu réel de la pièce. Mais il ne trouva rien d'autre que sa propre image, serviette autour de la taille, en train de regarder une glace tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

Il souffla d'agacement et se détourna de son reflet avec dépit.

Ses neurones ne lâchèrent pas l'affaire aussi facilement. Cette histoire de miroir et de rêves resta bloquée dans un coin de son cerveau.

En milieu d'après-midi, alors qu'il jouait avec sa console portable, avachi dans le canapé comme à son habitude, Marianne passa à côté de lui en le regardant une fois de plus avec cette ride au milieu du front. Soudain le jour se fit ! Théo se demanda comment il n'avait pas fait le rapprochement plus tôt tant la chose lui paraissait évidente à présent.

— Maman ! appela l'adolescent en abandonnant son jeu pour se redresser.

L'interpellée se retourna. Théo ne perdit pas de temps et lâcha la question telle qu'elle lui vint, sans contexte, sans tentative pour la rendre moins bizarre.

— Est-ce qu'on a un miroir spécial ici ?

La ride de sa mère disparut, aussitôt effacée par ses sourcils qui se haussèrent si haut qu'ils en atteignaient presque la racine de ses cheveux.

— Pardon ?

— Un miroir spécial, répéta-t-il sans se démonter.

— Com... Comment ça *spécial* ? bafouilla Marianne en retour.

— Je ne sais pas moi, spécial quoi. Comme... heu... qui ne ferait pas que refléter.

Marianne eut un rire nerveux, trop aigu pour être sincère.

— Mais enfin de quoi tu parles ? Les jeux vidéo te tournent la tête. Méfie-toi, je vais te les retirer si tu commences à dérailler.

Elle ne resta pas plus longtemps, n'argumenta pas, ne chercha pas plus loin et l'esprit de Théo alluma une alarme.

Elle mentait.

Sur quoi, pour quoi, il ne savait pas le dire, mais ce dont il était certain, c'est que le comportement de sa mère n'avait rien de normal. Il n'avait pas besoin d'en savoir plus : il savait à présent qu'il ne perdait pas la tête. L'inconvénient c'est qu'à présent de nombreuses questions commençaient à se poser, des questions dont il ignorait comment trouver les réponses.

Théo n'osa rien tenter le jour même. Il ne voulait pas avoir l'air de fouiner devant sa mère, quelque chose lui disait qu'elle n'apprécierait pas. Il se rattrapa dès le lendemain. À peine rentré du lycée, il se jeta dans les escaliers, grimpant les marches quatre par quatre. Il avait eu le temps de réfléchir toute la journée. Après un nouveau réveil forcé il n'avait plus qu'une idée en tête : résoudre l'énigme du miroir. Et il ne voyait pas meilleur endroit pour dissimuler un objet que dans le bric-à-brac d'un grenier. C'est donc là qu'il se dirigea.

La pièce encombrée et pleine de poussière semblait vouloir lui dire de rebrousser chemin, de retourner dans la partie chauffée et bien rangée de la maison. Il en fallait plus pour faire renoncer Théo qui, aussi absurde que puisse être la situation, était bien décidé à trouver ce miroir qui semblait si important. Il était convaincu qu'il ne pourrait plus dormir tranquille – littéralement – tant qu'il n'aurait pas mis la main dessus.

— Où te caches-tu ? marmonna l'adolescent en avançant dans la pièce, comme si la réponse allait venir à lui aussi simplement.

Son regard glissa sur les étagères poussiéreuses encombrées de cartons aux tailles diverses. Il ne s'y intéressa pas. Dans son esprit, l'objet recherché était trop grand pour loger dans l'une de ces boîtes. Alors il se faufila entre la commode, le tapis de course abandonné là en attendant que son père se souvienne de sa bonne résolution de l'année dernière et la vieille lampe, souvenir brisé d'une grand-mère qu'il n'avait pas connue et dont sa mère n'arrivait pas à se détacher. Ces objets-là, il les connaissait très bien, ils n'avaient rien d'extraordinaire. Le souvenir de la chute de la lampe était d'ailleurs marqué au fer rouge dans la mémoire de Théo, le regard triste de sa mère le hantait encore.

Un vieux landau qui devait avoir au moins un siècle lui barra encore la route avant qu'il n'arrive tout au fond de la pièce. Théo n'avait jamais mis les pieds dans cette partie du grenier où les objets étaient aussi vieux qu'inintéressants à ses yeux. Aujourd'hui, bien sûr, c'était différent et il aurait pu parier sa PlayStation que s'il devait trouver quelque chose qui s'apparente de près ou de

loin à ce qu'il cherchait, ce serait dans ce recoin où l'on avait abandonné les objets depuis si longtemps que Théo n'en avait jamais rencontré de semblable et qu'il en ignorait l'utilité.

Se tenant à l'une de ces vieilles armoires massives en bois brut que l'on ne voyait que chez les personnes âgées, il enjamba un coffre à jouets et se mit en quête d'un indice. C'est là qu'il le vit.

Dans l'espace exigu entre l'armoire et le mur du fond, protégé par une étagère pleine de vieux journaux, de boîtes recouvertes de poussière et de ce qui devait être l'ancêtre de la machine à coudre de sa mère, il entraînerçut une silhouette étrange.

Théo tira sur l'étagère et parvint, au prix d'efforts qui le firent transpirer et de grognements dépourvus de toute dignité, à dégager un espace suffisant pour se glisser derrière en rentrant un peu le ventre.

Un drap qui avait dû être blanc à une autre époque se dressait à présent devant lui. Sa forme massive et arrondie sur le dessus fit aussitôt travailler l'imagination de Théo qui sortait de sa mémoire toutes les images qu'il avait pu voir dans ces films qui glorifient le passé, la richesse, se passent dans des manoirs plus ou moins hantés... Il pensait à Dracula lorsqu'il souleva un pan du drap.

Un soudain bruit au rez-de-chaussée le fit sursauter.

— Merde !

Un flot d'adrénaline se déversa dans ses veines et son cœur se mit à battre violemment dans sa poitrine. Il ne fallait pas que ses parents le voient ici ! Il se glissa hors de la cachette comme il put puis rebroussa chemin sans perdre de temps à remettre l'étagère en place. Il fit de son mieux pour enjamber aussi vite que silencieusement le coffre à jouets, contourner le landau et le tapis de course sans se prendre les pieds dans ceux de la commode et parvint à la porte sans avoir trébuché.

Lorsqu'il eut refermé la porte en silence et atteint sa chambre sans avoir croisé personne, il s'autorisa à respirer. Plusieurs inspirations furent nécessaires pour que son cœur cesse de jouer du tambour et qu'il retrouve tout son calme.

Là, adossé contre sa porte, il repensa à ce qu'il venait de découvrir. Il n'avait pas eu le temps de bien regarder mais il avait quand même pu apercevoir un pied en bois, l'ovale d'un cadre et le reflet de sa chaussure.

Un miroir. Du genre grand, ancien et surtout : caché. Et s'il y avait bien une chose dont Théo était certain, c'est qu'on ne cache pas quelque chose d'insignifiant.

Son esprit additionnait toutes les choses inhabituelles qui lui étaient arrivées